

« Et ainsi un samedi, le grand matin, qui était le jour des dix mille martyrs, il fut résolu et décidé unanimement que chacun commencerait par entendre la sainte messe et par implorer la grâce et la bénédiction de Dieu, puis déjeunerait et se préparerait au combat. Mais il se trouva plus d'un homme de bien qui ne voulut manger ni boire jusqu'à ce que les affaires fussent finies. Sur cela vinrent les braves et honnêtes gens de Zürich avec leur bannière et toutes leurs forces; et ils étaient très-fatigués et harassés, car ils avaient marché jour et nuit, et aussi il avait plu toute la nuit, et les chemins étaient tout gâtés, et il pleuvait encore beaucoup le samedi; de sorte qu'ils furent obligés d'en laisser plus de 600 derrière eux, dans les bois, qui ne pouvaient plus avancer, tant ils étaient fatigués. Cependant ils arrivèrent ensuite aussi, et se rangèrent avec les autres, ne voulant point qu'on retardât ni s'arrêtât pour eux, ce dont on doit leur tenir grand compte, et ne jamais l'oublier.

« Ainsi, sur-le-champ, on fit une avant-garde, et on y rangea ceux de Thun et d'Entlibuch avec leurs bannières, et une belle troupe choisie de tous les autres Suisses, et on en donna le commandement à Jean de Hallwil, très-brave chevalier, bourgeois de Berne.

« Et lorsqu'on se vit des deux côtés et que quelques-uns des premiers commencèrent à escarmoucher, chacun des Suisses, suivant l'exemple de leurs aïeux et leurs honnes et anciennes coutumes, s'empessa à dire, les mains élevées, cinq *Pater noster* et *Ave Maria*, pour la passion de notre Seigneur, et aussi pour les dix mille martyrs; ce qui se fit avec une grande dévotion par cinq fois.

« Et ainsi d'abord après commença l'attaque, et on tira de part et d'autre avec de grosses coulevrines et autres machines dont quelques-uns furent mal accommodés; et les Suisses avancèrent avec grand courage et arrivèrent à une haie que l'on ne pouvait passer, et il fallut se retourner et percer de côté par un chemin étroit où nous fîmes quelques pertes.

« Et ainsi chacun marcha valeureusement contre le camp du duc de Bourgogne, et les siens se mirent en fuite; mais on les poursuivait, et massacrait tout ce qu'on pouvait attraper; et le désordre fut si grand parmi eux, que de crainte et d'épouvante ils se jetaient dans le lac, et tout le rivage en était couvert, tellement qu'on ne pouvait les compter; et ceux qui étaient dans la ville voyant ainsi courir les Bourguignons, remarquèrent bien qu'on voulait les délivrer.

« Beaucoup de grands seigneurs, superbement équipés eux et leurs chevaux, se jetèrent dans le

lac, espérant le traverser à la nage. Ils jetaient leurs armes, ornemens, et tout ce dont ils pouvaient se débarrasser, pour prolonger leur vie; mais ceux qui n'étaient pas tués, après s'être long-temps débattus dans l'eau, s'enfonçaient misérablement. Ce spectacle était pitoyable; mais leur orgueil avait bien mérité cette vengeance du Tout-Puissant. C'est pourquoi les bons Bernois et autres gens de bien doivent bien se garder de tout orgueil inutile et demeurer dans l'obéissance aux commandemens de Dieu; ce que faisant, tout leur réussira.

« Il y en eut aussi de percés sur les arbres, où leur grand effroi les avait fait grimper, et ils furent obligés d'apprendre ainsi à voler sans plumes. Il y avait aussi parmi eux des femmes armées; mais lorsqu'on les reconnaissait, on ne leur faisait aucun mal.

« Et les Bernois et leurs alliés, avec toutes leurs bannières, restèrent dans le camp du duc, où il y avait de grands biens en or, en argent, en habits et autres choses précieuses; mais les braves qui étaient occupés à se battre en ont fort peu eu, et ce sont des drôles et des coquins qui ont presque tout emporté.»

MOEURS. — CARACTÈRES. — COUTUMES.

Les hommes et les femmes du canton de Fribourg ont en général une belle figure. Leurs mœurs sont simples et pures; ceux qui parlent le français sont plus gais que les Allemands. Les fêtes sont nombreuses dans le pays; on en compte au moins cent dans le courant de l'année, en y comprenant les dimanches et les *fêtes basses*. La principale a lieu en automne, et se nomme la *dédicace générale des danses*; elle dure trois jours, mais il n'est pas permis de danser plus tard que huit heures du soir. Dans les fêtes qui ont lieu à l'occasion des noces, on exécute encore quelquefois une marche antique et nationale, et qu'on appelle la *marche des noces* (*der hochzittmarsch*). Dans la contrée de Morat, des réjouissances publiques ont lieu au temps de la moisson et de la vendange; on fête surtout, le 22 juin de chaque année, l'anniversaire de la glorieuse bataille de ce nom.

Le caractère des paysans des montagnes est le même que celui des autres habitans des Alpes. Vigoureux et actifs, ils préfèrent le commerce à l'agriculture. Le service militaire étranger, qui dès le XV^e et le XVI^e siècle a remplacé l'industrie dans ces contrées, a toujours été du goût des Fribourgeois. Ce service est maintenant réduit à celui de Naples, pour lequel Fribourg fournit 472 hommes.

Les Fribourgeois sont hospitaliers envers les étrangers; aussi le nombre de ces derniers est considérable. 1,000 familles sont pourvues de *tolérances* (permissions d'établissement), et 5,000 individus des deux sexes ont des *permis de séjour*.

Chaque année, à la fête de Saint-Nicolas, il y a à sa chapelle un grand concours de pâtres du voisinage; la journée se passe rarement sans batteries sanglantes, car les bergers de la partie allemande du canton de Fribourg ont cela de commun avec les anciens Grecs qu'ils sont grands amis du pugilat: leurs conversations se terminent souvent par de vigoureux coups de poing. De temps immémorial une coutume singulière, née sans doute de ces fréquentes rixes, subsiste dans ce pays. Quand on se bat dans un lieu public, tout spectateur plante son couteau dans le plafond ou dans la muraille, et serrant le manche de la main, il s'écrie: « Au nom de Dieu et de leurs souveraines excellences, je vous impose les sûretés. » Ordinairement la querelle cesse; mais, qu'arrive-t-il? les parties belligérantes s'éloignent, et vont à l'écart continuer leur combat en plein air. Cet usage vient probablement des premiers temps de la féodalité, où, soit pour affranchir un serf, soit pour céder à quelqu'un une partie de son fief, le seigneur lui donnait un couteau, ce qui marquait un homme libre, ou un homme revêtu d'une certaine autorité à la sommation duquel on était tenu d'obéir, sous peine d'un grave châtement.

IDIOMES.

Le langage usité dans la plus grande partie du canton de Fribourg est un patois français qui varie selon les localités: on en remarque trois espèces distinctes: le gruverin, qui se parle dans le pays de Gruyères; le quetzo, qui est en usage dans la partie moyenne du canton; et le broyar, qui est le langage des districts arrosés par la la Broye, près du lac de Neuchâtel. Le premier de ces patois est le plus doux et le plus expressif. Tous ont néanmoins, dans la construction et dans la tournure des phrases, des particularités qui méritent l'attention des philologues. Dans le Vuilly, le patois a quelques modifications qui tiennent aux habitudes de la contrée; dans le reste du district de Morat, les habitans parlent l'allemand-bernois avec des nuances diverses. Il en est de même de l'allemand de la vallée de Jaur, de Plafeyen, de Duidengen et de Gurinels. L'usage du patois et du français dans les paroisses allemandes s'est sensiblement accru depuis quinze ou vingt ans, notamment à La Roche, à Praroman, à Marly, etc.

Le patois du pays de Charmey est riche sur tout en mots consacrés aux détails de la vie et des occupations pastorales, qui ne se trouvent pas ailleurs; il porte un caractère frappant d'antiquité, par la quantité de termes *celtiques* qui s'y sont conservés à peu près purs: par exemple, on appelle un amant un marchand, de *merch*, une femme en celtique; *merched*, une jeune fille, *mercheta*, faire l'amour. Cet idiome, qui pourrait passer pour une langue distincte de toute autre, est des plus agréables: il est très-différent de celui qu'on parle dans une partie du canton de Fribourg, patois lourd, traînant et grossier dans lequel les mots les plus injurieux sont devenus des signes d'amitié. Le nom de *quoetz*, que porte ce dernier, ne dériverait-il point encore du nom celtique *wegz*, rustique, sauvage (1).

VILLES. — VILLAGES. — CHATEAUX.

FRIBOURG. — Rien de plus bizarre et de plus pittoresque que le terrain coupé en tous sens sur lequel est assise la ville de Fribourg. Ses maisons bâties en amphithéâtre, la pente rapide de ses rues, ses remparts flanqués de tours, ses nombreuses églises et leurs clochers, ses couvens, ses édifices divers, sa gothique collégiale avec sa tour majestueuse, des rochers à pic, des ravins profonds, ses jardins, ses prairies, ses environs variés à l'infini, lui donnent un aspect qui la distingue de toutes les autres villes de la Suisse. Fribourg est divisée en quatre quartiers: le Bourg, au centre de la ville, l'Auge (*die Au*), les Places (*der Welsche platz*) et la neuve-ville. Parmi les objets les plus dignes d'attention qu'elle renferme, on remarque l'hôtel-de-ville, l'église de Saint-Nicolas, dont la tour a 356 pieds de hauteur, le collège de Saint-Michel et plusieurs autres monumens.

La Maison-de-ville (*rash haus*) a été bâtie en 1514: son perron couvert lui donne une teinte antique. Au rez-de-chaussée est l'arsenal, qu'on nomme le *défensional*. Au premier étage, on remarque une belle salle qui sert aux assemblées du grand-conseil et à celles de la bourgeoisie; le plafond est orné de peintures allégoriques et de sujets tirés de l'histoire nationale. Le tribunal d'appel s'assemble dans une autre salle disposée à peu près comme celle du grand-conseil.

(1) Notre intention était de donner ici les paroles et la musique d'un *Ranz des Vaches* particulier aux cantons de Fribourg et de Vaud; mais nous préférons en ajourner la publication afin d'ajouter à ce morceau unif et original des variantes nouvelles que nous avons l'espoir de nous procurer.